

Tahar Ben Jelloun

Harrouda

roman

Denoël

Harrouda

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

La réclusion solitaire (1976)

Aux Éditions du Seuil

La plus haute des solitudes (1977)

Moha le fou Moha le sage (1978)

La prière de l'absent (1981)

L'écrivain public (1983)

Hospitalité française (1984)

L'enfant de sable (1985)

Aux Éditions François Maspero

Les amandiers sont morts de leurs blessures (1976)

La mémoire future (1976)

A l'insu du souvenir (1980)

Aux Éditions Actes Sud

La fiancée de l'eau, *théâtre* (1984)

Tahar Ben Jelloun

Harrouda

Denoël

roman

Harrouda,
ouvrage paru en première édition en 1973
dans la collection « Les Lettres nouvelles »
dirigée par Maurice Nadeau.

© 1973, by *Éditions Denoël*
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-28175-2
B. 28175-9

*Harrouda
un oiseau
un sein
une femme
une sirène
taillés dans le livre.*

à ma mère

I

Fass : lecture dans le corps

Voir un sexe fut la préoccupation de notre enfance. Pas n'importe quel sexe. Pas un sexe innocent et imberbe. Mais celui d'une femme. Celui qui a vécu et enduré, celui qui s'est fatigué. Celui qui hante nos premiers rêves et nos premières audaces. Le sexe qu'on nomme dans une rue déserte et qu'on dessine dans la paume de la main. Celui par lequel on injurie. Celui qu'on rêve de faire et de réinventer. Les rues de notre quartier le connaissent bien. Les murs l'ont apprivoisé et le ciel lui a fait une place. Sur l'effigie de ce sexe nous éjaculons des mots.

Nous caressons l'odeur moite que nous imaginons. Nous faisons l'apprentissage de la douleur et nous baptisons le sang dans des mains chaudes. Tôt ils ont fêté notre passage à l'âge d'homme. 13

Réelle l'hémorragie. Réel le plaisir de la chair écorchée. Nous traversons la rue avec une nouvelle blessure et nous guettons la solitude pour de nouveaux fantasmes. Nous les collons sur une page d'écriture. Le rire. Seul le rire pour accoupler ce que nous avons osé. Rien de tel sur notre front. C'est l'innocence blanche et la douceur de l'évasion consentie. Le retour à la maison puis le silence. La simulation.

Mais qui ose ?

Qui ose parler de cette femme ?

Harrouda n'apparaît que le jour. Le soir elle disparaît quelque part dans une grotte. Loin de la ville. Loin de nos trappes. Elle rétablit son pacte avec l'Ogre et se donne à lui. Toute à lui. Sans lui faire payer le moindre râle. Nous restons persuadés qu'au milieu de la nuit elle lui échappe pour faire les terrasses. Elle surveille notre sommeil et préside nos rêves. La peur de la rencontrer seule manipule nos désirs échangés.

Nous attendons le jour en caressant notre pénis nerveux. Le matin c'est l'amnésie. Nous enveloppons le tout dans une fugue et prenons le chemin de l'exil illusoire. Mais Harrouda sort des murs. Nue et laide. Sale et ironique. L'intrigue sous l'aisselle. Elle commence par lâcher ses cheveux en avant et tourne sur place. Fait venir l'âme de l'Ogre et la transperce avec les doigts. En avale
14 le sang blanc et se tourne vers nous, le sourire

complice. Elle cligne de l'œil, serre ses seins entre ses mains et nous invite à y boire la sagesse. Le plus fou parmi nous c'est aussi le plus téméraire. Il enfouit sa tête dans cette poitrine ridée et disparaît pour surgir avec une étoile dans la main. Parfois, il arrive que certains ne réapparaissent plus. Ils sont avalés par cette chair qui ne tressaille jamais. D'autres chatouillent son nombril tatoué et s'enfuient. Eclate comme un éclair la main dessinée sur le front et les ramène. Tout en poussant des râles, Harrouda serre la tête des enfants entre ses cuisses. Les os craquent, se dissolvent. Un liquide blanchâtre dégouline sur les jambes de Harrouda. Les enfants se relèvent un peu foudroyés mais heureux de ce nouveau baptême. Ils s'en vont en chantant.

Mais le spectacle est ailleurs : lorsqu'elle relève sa robe. Nous avons juste le temps d'y croire. Le rideau est déjà baissé. Le reste est à retrouver dans nos insomnies.

Les adultes rient, la provoquent, lui enfoncent le poing dans le vagin, le retirent ensanglanté puis s'en vont. Ils la font pleurer. Nous au moins, nous lui donnons des oranges et du sucre. Elle dit que nous sommes tous ses enfants et que nous pouvons dormir entre ses jambes.

Pendant le mois du Ramadan, Harrouda se fait rare. Au nom de la Vertu, elle n'est plus tolérée 15

dans la cité de toutes les Vertus. On la voit quelquefois sortir d'un four. Seule et triste, un peu honteuse. Elle met un haïk noir et ne parle à personne. Discrètement, elle traverse la ville en longeant l'oued Boukhreab.

Le jeûne s'insinue dans nos matins vides, nous propose une nouvelle nausée que nous consommons juste avant le lever du soleil. Nos rêves censurés sont mis en instance. Purifiés jusqu'au sang, nous nous préparons pour la vingt-sixième veillée en vue d'écouter le discours des anges posés sur nos épaules.

Le jour de la fête, Harrouda réapparaît. Elle est au terme de la métamorphose qu'elle a subie trente jours durant. Elle revient dans les limbes de la différence. Elle revient dans le corps d'une vierge de dix-huit ans. Belle et heureuse. Elle traverse la ville dans sa transparence. Vole au ras des rues. Nous regarde à peine. Elle dit la fierté de sa nouvelle parure : une mémoire immaculée. A nous de boire la pureté d'un regard en suspens. Mais qui nous initiera à la lecture de la parole murmurée ? Qui nous dira la langue tatouée ? Nous abandonnons le verbe pour l'œil et la durée. Le soir Harrouda est déjà saoule. Elle a vécu. Elle vient répandre ses excréments dans les ruelles noires. Compte à rebours. Le temps joue contre elle. Chaque heure qui passe la vieillit de cinq années. Vers minuit Harrouda a accompli tous ses âges. La jeune fille du matin n'est plus qu'un

souvenir. Elle jette ses dessous, défait ses cheveux, dépose la mémoire immaculée, retrace ses rides et part avec nonchalance distribuer les fantômes. Ses seins pèsent et pendent. Elle les teint en bleu, urine debout contre les murs et sent profondément son odeur. Elle aspire de toutes ses forces l'odeur de la sueur, du vin et de l'urine mêlés. L'autre mémoire se réinstalle sous forme d'hémorragie. Les souvenirs jaillissent dans le désordre et provoquent chaos et délire. Harrouda s'en va retrouver ses maîtresses et exiger du hibou l'amnésie ou tout au moins l'arrêt des irrptions. Arrivée au seuil de la ville, elle expulse la nuit de sa gorge. Son rire fait la pluie dans le cimetière. Les morts changent de position et sont interpellés de nouveau par les anges. Harrouda va en titubant d'une tombe à l'autre. Sa peau se décolle et tombe en un mouvement lent sur la pierre. Les cheveux restent collés sur la nuque. Un liquide amer les retient. Les os se déplacent et viennent se tasser sur l'herbe humide. Elle a juste le temps de vomir le dernier rêve. Il est bleu. Comme la mort, il est bleu et transparent. Il est rouge. Comme le ciel, limpide et censuré. Les images qui défilent en bande sur son front sont versées dans sa bouche ouverte. Le printemps dans un corps. L'algue dans la bouche. Des dalles sur la poitrine. La mer en échange. Le chant à l'aube. La voix plurielle. L'instant séparé. L'acte en couleur. L'oiseau qui s'éteint. Les veines se vident. Seule la tête reste en place.

Elle tient à peine. L'œil ouvert. Le cri imprimé.
La décomposition simulée. Témoignera
la lune.

Harrouda se relève, ramasse ses membres dans un sac et part rejoindre l'Ogre qui prépare la guerre. La guerre qui s'infiltrera par toutes nos déchirures.

Nous avons attendu longtemps avant de revoir Harrouda dans nos rues. Il faut dire que nos parents nous enfermaient. Les portes scellées. A double tour. Depuis que les étrangers sont descendus dans la ville, nous n'avons plus le droit de dépasser le seuil de la maison. La peur. La peur de recevoir une balle perdue. La peur d'être piétiné par les manifestants. La peur d'être emporté par les sbires de l'Ogre. La guerre est ailleurs. Les adultes collent l'oreille sur le poste de radio, écoutent « radio-Le-Caire ». Guerre ou résistance, les jours n'en sont pas moins altérés.

Harrouda est revenue enveloppée dans le drapeau. Elle a empoisonné l'Ogre et délivré les enfants. Digne et fière, elle marche sur les toits. Sur son front une étoile tatouée. Un jour nous l'avons suivie jusqu'à la rivière. Elle traînait son corps et crachait du sang. Nous l'avons vue se débattre contre une ombre, puis elle a disparu dans un tourbillon. Nous sommes restés impuis-

sants dans notre attente. Elle n'a pas réapparu.
Elle a été emportée.

La nuit nous dormions sans rêver. Harrouda ne faisait plus les toits. Nous étions déjà orphelins. Notre première éjaculation tremblante remplissait notre main. Nous versions le liquide dans un petit flacon. Le flacon ne suffisait plus. Nous prîmes une bouteille. La bouteille ne suffisait plus. Nous prîmes une jarre, jusqu'au jour où nous décidâmes de disparaître dans la jarre.

La jarre donnait sur un jardin. La grande variété de fleurs, d'oiseaux et de reptiles qui nous accueillirent nous fit oublier Harrouda.

Notre fugue ne dura pas longtemps. Nos parents avaient alerté tous les habitants du quartier, qui participèrent aux recherches. Un homme (berrah), haut-parleur ambulant, avait été engagé par les familles. Il circulait dans la ville, faisant appel à la population. Nous préférâmes rentrer de nous-mêmes, d'abord parce qu'ils ne nous auraient certainement pas retrouvés, et ensuite nous espérions par là atténuer le châtimeut qui nous attendait.

En fait, il n'y eut pas de châtimeut ! Ils décidèrent cependant de s'occuper sérieusement de notre éducation : ils nous envoyèrent chez le vieil homme de l'école coranique.

Tahar Ben Jelloun

Harrouda

Harrouda, prostituée déchue, mendie dans le labyrinthe de Fès. Elle montre son sexe aux enfants, qui lui donnent en échange du sucre et des oranges. Elle peuple les rêves du narrateur, marquant les étapes de son adolescence.

Harrouda est aussi, sur un plan mythique, maîtresse du destin de deux villes : Fès, lieu de la tradition, aujourd'hui médina éventrée pour laisser le passage à l'automobile; Tanger — que Jean Genet nomme Tanger-la-Trahison —, nostalgique de l'époque internationale et qui se détruit dans les illusions de la luxure.

Seul le fantastique est vrai dans cette histoire à rêver. C'est un roman-poème et non une autobiographie. C'est le rire d'un conteur venu d'une autre durée : le Maroc.



B 28175.9
ISBN 2.207.28175.2

